



Mireille Corbier et Gilles Sauron (dir.)

Langages et communication : écrits, images, sons

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Entre profane et sacré : le monument « d'Ogier le Danois » à Saint-Faron de Meaux

Judith Förstel

DOI : 10.4000/books.cths.909

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2017

Date de mise en ligne : 13 novembre 2018

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508662



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

FÖRSTEL, Judith. *Entre profane et sacré : le monument « d'Ogier le Danois » à Saint-Faron de Meaux* In : *Langages et communication : écrits, images, sons* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2017 (généré le 10 décembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/909>>. ISBN : 9782735508662. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.909>.

Entre profane et sacré : le monument « d'Ogier le Danois » à Saint-Faron de Meaux

Judith Förstel

Conservateur du patrimoine au service Patrimoines et Inventaire de la région Île-de-France

Extrait de : CORBIER Mireille et SAURON Gilles (dir.), *Langages et communication : écrits, images, sons*, éd. électronique, Paris, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques (Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques), 2017.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques dans la cadre de la publication des actes du 139^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Nîmes en 2014.

Le langage visuel véhicule-t-il forcément le même message que le discours textuel lié à une œuvre ? Pour le décor des églises médiévales, on considère souvent que les deux vont de pair, l'iconographie religieuse étant guidée par les préconisations des commanditaires ecclésiastiques qui s'appuient sur des textes, sources bibliques ou commentaires théologiques. La représentation serait ainsi un moyen d'accès des non-lettrés à la connaissance du sacré. En fait, le processus est plus complexe¹. Le message ne s'adresse pas nécessairement à l'ensemble des fidèles ; et son interprétation correcte requiert souvent l'intervention d'un intermédiaire chargé d'expliquer le sens de l'œuvre. Or, il peut arriver que cette explication introduise dans la perception de l'œuvre un sens nouveau, différent de celui tiré d'une lecture purement visuelle. C'est le cas, nous semble-t-il, pour un monument du XII^e siècle connu sous le nom de « tombeau d'Ogier le Danois » : son iconographie ne paraît aucunement renvoyer à la tradition épique, et pourtant on a voulu y associer le preux chevalier dès l'époque médiévale. Il nous a donc paru intéressant de nous pencher de plus près sur cette dichotomie entre langage visuel et discours sur l'œuvre, pour autant qu'on puisse restituer l'un et l'autre.

Le « tombeau d'Ogier »

En effet, nous ne possédons plus du « tombeau d'Ogier » qu'un unique fragment : une tête sculptée conservée au musée Bossuet de Meaux (figure 1). Il s'agit d'une tête d'homme tonsuré et barbu, dont la puissance expressive a de longue date été remarquée par les historiens de la sculpture médiévale, qui la datent des années 1160. Mais cette tête, découverte par hasard vers 1874 à l'occasion de travaux², ne représente qu'une infirme partie d'un monument beaucoup plus important qui se trouvait dans l'abbaye Saint-Faron de Meaux. Son aspect nous a heureusement été transmis par deux gravures publiées par dom Mabillon en 1677 et 1704³ (figure 2). Il se présentait sous la forme d'un enfeu abritant deux gisants qui, d'après les descriptions anciennes, étaient plus grands que nature, mesurant quelque sept pieds de long, soit près de 2,50 m. La tête conservée au musée Bossuet provient du gisant

1. Voir notamment : L. G. Duggan, « Was art really the "Book of the illiterate ? », p. 227-251 ; F. Joubert, *La Sculpture gothique en France, XII^e-XIII^e siècles*, p. 76-77.

2. Découverte relatée dans le *Bulletin de la société d'archéologie, sciences, lettres et arts du département de Seine-et-Marne*, vol. 7, 1874, p. LXXV et LXXX.

3. J. Mabillon et L. d'Achery, *Acta sanctorum ordinis s. Benedicti*, planche représentant l'ensemble du monument, insérée après la p. 656 ; Mabillon J., *Annales ordinis s. Benedicti*, planche de l'ensemble du monument insérée après la p. 376, et planche représentant les deux gisants p. 378.

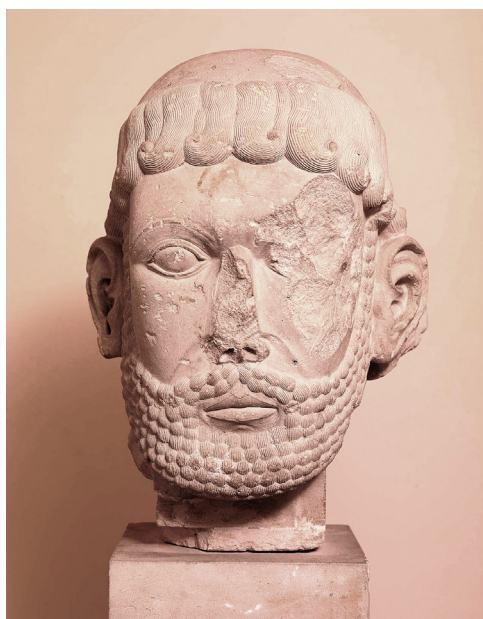


FIG. 1. – La « tête d'Ogier » au musée Bossuet de Meaux.
Cl. S. Asseline, Région Île-de-France, 2008.

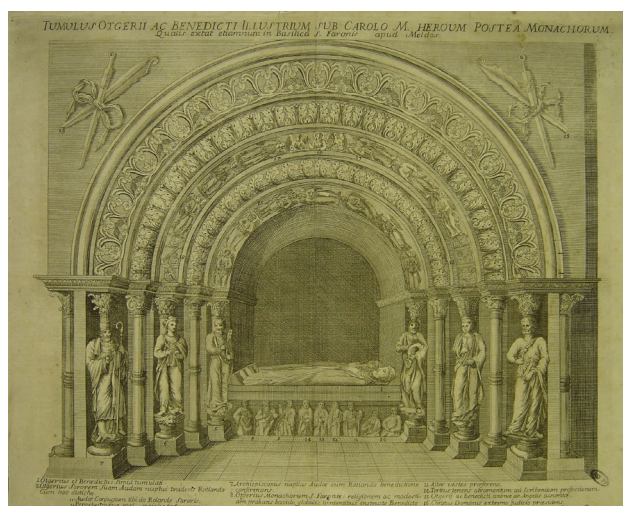


FIG. 2. – La vue d'ensemble du monument, gravure publiée
par dom Mabillon en 1677. Archives départementales de
Seine-et-Marne, 6 Fi 617. Cl. L. Galfo.

de droite. Cet imposant monument, haut de 5 mètres et large de plus de 6 mètres, s'élevait jusqu'au xviii^e siècle dans le bras nord du transept de l'abbatiale de Saint-Faron, établissement monastique fondé au vii^e siècle dans le faubourg nord de la ville par l'évêque éponyme, et détruit à la suite de sa vente comme bien national à la Révolution. Toutefois, la disparition du « tombeau d'Ogier » est antérieure à celle de l'église qui l'abritait, car il avait été démonté au milieu du xviii^e siècle, lorsque les Mauristes entreprirent d'importants travaux dans l'abbatiale, sous la direction de l'architecte Totin⁴.

4. J. Förstel et alii, *Meaux. Patrimoine urbain*, p. 114-118.

Auparavant, le monument avait suscité l'intérêt de plusieurs érudits et voyageurs du ^{xvi}^e et du ^{xvii}^e siècle. En 1580, Montaigne, dans son *Journal de voyage*, rapporte qu'il s'est fait montrer à Saint-Faron de Meaux le tombeau d'Ogier le Danois et de « quelqu'autre de ces paladins », ainsi que leurs ossements et leur épée. Au ^{xvii}^e siècle, le monument a notamment attiré l'attention de Pereisc, qui le fit dessiner vers 1608, et plus tard de dom Mabillon, déjà cité plus haut.

Grâce à eux, nous savons pourquoi ce monument était considéré comme le tombeau d'Ogier le Danois, l'un des douze preux compagnons de Charlemagne. Les deux gisants étaient en effet traditionnellement identifiés comme ceux d'Ogier et de son écuyer Benoît, représentés en tenue monastique car ils s'étaient retirés à Saint-Faron. Selon la *Conversio Otgerii*, un texte latin écrit avant 1084, Ogier le Danois aurait visité plusieurs monastères avant de choisir celui de Saint-Faron. Pour voir si la piété des moines était à la hauteur de ses aspirations, il interrompait le service en jetant au sol un bâton muni de clochettes. A Saint-Faron, le seul à se laisser perturber dans ses prières fut un jeune novice que son supérieur réprimanda vertement. Convaincu d'avoir trouvé là le lieu de retraite idéal, Ogier s'y fit donc moine sur-le-champ, en compagnie de son écuyer. Selon Mabillon, cet épisode formait le sujet du bas-relief placé sous les deux gisants ; il reconnaît en effet, de gauche à droite : Ogier portant son bâton muni de grelots ; la punition du novice ; des moines apportant les ciseaux pour la tonsure, la robe pour la prise d'habit, des plumes et de l'encre pour l'acte de profession ; et enfin l'abbé accueillant Ogier et Benoît, agenouillés devant lui.

Sur l'arc de l'enfeu, Mabillon identifie dans les voussures des anges emportant au Ciel l'âme d'Ogier. Quant aux statues sur les piédroits, il y voit des personnages de la cour de Charlemagne. Cette interprétation s'appuie sur l'inscription portée sur le rouleau tenu par la statue la plus proche de la tête des gisants :

« Aude conjugium tibi do, Rotlande, sororis ;
Perpetuumque mei socialis foedus amoris. »⁵

Cette statue représenterait donc Olivier (et non Ogier comme l'indique par erreur Mabillon) ; la suivante serait la belle Aude, et la troisième, Roland. De l'autre côté seraient figurés Charlemagne, son épouse Hildegarde et l'archevêque Turpin.

Pour Mabillon, le monument (qu'il date d'ailleurs beaucoup trop tôt) a donc indéniablement été érigé en l'honneur d'Ogier le Danois, héros des chansons de geste du cycle de Charlemagne. Mais déjà en son temps, cette tradition était battue en brèche. Pierre Janvier, un curé meldois contemporain de Mabillon, féru d'histoire locale, l'a par exemple vivement attaquée. Pour lui, le tombeau était certes celui d'Ogier mais il proposait d'y reconnaître un certain Ogier de Charmentray, bienfaiteur de l'abbaye au ^{xi}^e siècle, dont le nom était conservé dans l'obituaire de Saint-Faron⁶.

Analyse iconographique de l'œuvre

De fait, lorsque l'on considère le monument de plus près, l'interprétation fournie par Mabillon paraît sujette à caution, comme l'a bien montré Jean-Pierre Laporte, auteur de la principale étude sur le monument⁷. Si l'on s'en tient à un examen purement iconographique de l'œuvre, le seul élément renvoyant à la tradition épique est l'inscription portée sur le phylactère d'« Olivier ». Il s'agit là d'une preuve très fragile, car elle a pu être ajoutée plus tard, pour appuyer l'identification traditionnelle. Cette hypothèse est d'autant plus recevable qu'aucun

5. « Je te donne, Roland, la main de ma sœur Aude, en gage perpétuel de ma fidèle amitié ».

6. Meaux, Médiathèque Luxembourg, ms 78, *Fastes et Annales des évêques de Meaux* par Pierre Janvier, p. 543-556.

7. J.-P. Laporte, « Le pseudo mausolée d'Ogier à Saint-Faron de Meaux », p. 217-232.

élément du tombeau ne fait allusion aux exploits chevaleresques d'Ogier. Les gisants sont représentés comme des moines et non comme des chevaliers. « Olivier » et « Roland », eux non plus, ne sont pas représentés en chevaliers, ce qui est contraire aux habitudes iconographiques du ^{xiii}^e siècle⁸. Il faut donc vraisemblablement reconnaître dans ces statues non des preux mais des figures bibliques, comme on en trouve sur les nombreux portails à statues-colonnes exécutés dans les années 1140-1180. Quant aux voussures, elles représentent incontestablement des anges, la résurrection des morts et le buste de Dieu, mais rien n'identifie l'âme d'Ogier. Enfin le bas-relief placé sous ces deux gisants, qui selon Mabillon illustre de façon si précise la *Conversio Otgerii*, est en fait assez énigmatique, d'autant plus qu'il a certainement été amputé de sa partie inférieure. Aussi ne voit-on pas bien si les deux personnages à droite sont agenouillés ou tout simplement assis. Quant à l'« Ogier » de gauche, il semble avoir un couvre-chef particulier, malheureusement peu identifiable sur les représentations, et s'il tient bien un bâton, on n'y voit guère de clochettes. On pourrait donc donner à ce bas-relief un sens très différent de celui proposé par Mabillon, en le reliant plutôt à l'hagiographie locale. L'abbé saint Colomban avait consacré à Dieu la jeune sainte Fare, sœur de saint Faron et fille d'Agneric, l'un des principaux officiers du roi d'Austrasie Théodebert II. Le bas-relief ne pourrait-il illustrer cette scène, l'« Ogier » de gauche devant alors Agneric et les deux hommes à droite, les deux rois d'Austrasie et de Neustrie assis sur leur trône ? Ce n'est là qu'une supposition, mais on voit que l'iconographie du bas-relief est moins univoque que ne le prétendait Mabillon.

Le témoignage du curé Janvier, en janvier 1681, apporte enfin une précision restée jusqu'ici inédite : au début du ^{xvii}^e siècle, les gisants étaient très peu visibles car ils étaient précédés d'un relief montrant le Christ de l'Apocalypse⁹. (figure 3) Le témoignage de Janvier est assez confus mais il se souvient : « J'ay vu ce Christ assez longtamps debout et nous faisoit peur quand nous allions à St Faron, et avoit d'un costé de sa bouche une espée et de l'autre un lys »¹⁰. Il s'agit donc bien du Fils de l'Homme que décrit l'Apocalypse (1 :16) avec une épée à deux tranchants lui sortant de la bouche ; il était représenté trônant, tenant un livre d'une main, la sphère du monde dans l'autre.

En somme, si l'on considère comme apocryphe l'inscription portée sur le phylactère de la statue-colonne, l'iconographie de cet ensemble paraît entièrement religieuse et on n'y décèle aucune référence aux légendes épiques, ce qui ôte beaucoup de son crédit à l'appellation traditionnelle de « tombeau d'Ogier ». On souhaiterait dès lors savoir pour qui le monument a été créé et dans quelles circonstances il a été attribué à Ogier le Danois. Afin de répondre à ces deux questions, nous allons tout d'abord tâcher de préciser la date du monument, qui est un facteur important dans l'interprétation de l'œuvre.

Datation stylistique

Il est difficile de s'appuyer sur la gravure d'ensemble publiée par dom Mabillon pour proposer une analyse stylistique du « tombeau d'Ogier », en raison du rendu un peu malhabile des sculptures et notamment des statues-colonnes. On notera toutefois que le décor architectural de l'enfeu comporte des colonnes baguées, dont l'usage est fréquent dans les

8. Voir par exemple les œuvres étudiées par D. Kahn, « La Chanson de Roland dans le décor des églises du ^{xii}^e siècle », p. 348-372.

9. Ce relief était, semble-t-il, placé en avant du monument : il « anticipoit bien avant dans l'allée de ce bas costé » et « on ne voyait en aucune façon les deux qui sont là gisant, vu que la muraille empeschoit de voir et il y avoit une petite entrée pour entrer à ce tombeau. » Meaux, Médiathèque Luxembourg, ms 78, *Fastes et Annales des évêques de Meaux* par Pierre Janvier, p. 555-556.

10. *Ibid.* Janvier signale également que les réformés lui cassèrent le nez en 1562.



FIG. 3. – Sculpture du Christ du Jugement dernier restituée par le curé Pierre Janvier, 1681. Médiathèque Luxembourg, Meaux, ms 78, p. 556. Cl. IRHT.

édifices gothiques de la première génération¹¹, et que la forme générale de cet enfeu, ainsi que l'ornementation des voussures à décor végétal, renvoient à la période de transition entre roman et gothique. La structure de l'enfeu est en effet très proche de celle du portail central de la façade de Saint-Denis (1140) ; par ailleurs, l'emploi de colonnes baguées et le motif à feuilles de vigne de la voussure extérieure évoquent le portail de Charlieu (second quart du XII^e siècle). Néanmoins, comme l'a remarqué Willibald Sauerländer, la troisième voussure de l'enfeu de Saint-Faron, avec son décor d'anges, renvoie plutôt à la « porte romane » de la cathédrale de Reims (vers 1180)¹². En l'absence de tout vestige, il faut donc rester prudent quant à la datation de cet enfeu, qui n'est pas nécessairement contemporain des gisants.

Pour ces derniers, on dispose d'une base plus solide puisqu'il en demeure une tête. Celle-ci est traditionnellement datée des années 1160 par rapprochement avec d'autres œuvres attribuées à la même décennie : le portail de Saint-Loup de Naud et un fragment relié, de façon d'ailleurs erronée, au pseudo-« tombeau d'Odon » à Saint-Remi de Reims¹³.

Le rapprochement avec Saint-Loup de Naud paraît particulièrement pertinent, car le traitement de la tête du saint sculpté au trumeau est très proche de celui de la « tête d'Ogier » (figure 4). Les deux visages sont parfaitement symétriques, avec des yeux en amande assez renflés dont les contours sont nettement marqués, une bouche petite et bien dessinée, une barbe rendue par des petites « boules » remontant jusqu'aux oreilles largement découpées.

11. A. Timbert, « Technique et esthétique de la bague dans l'architecture gothique du Nord de la France au XII^e siècle », p. 39-50.

12. W. Sauerländer, *La Sculpture gothique en France, 1140-1270*, notice 29, p. 77-78.

13. *Ibidem* et H. Portiglia, « Tête d'Ogier », *Trésors sacrés, trésors cachés...*, notice n° 61, p. 160-161.

La statue de saint Loup était jusqu'ici datée des années 1160¹⁴ mais les dernières recherches d'Eliane Vergnolle¹⁵ amènent à vieillir un peu le portail de Saint-Loup de Naud, qui pourrait dater plutôt des années 1140.

Quant au fragment provenant de Saint-Remi de Reims, les circonstances de son exécution restent mal connues. En revanche, une autre sculpture réalisée pour la même abbaye vers 1130-1140 nous semble pouvoir être rapprochée du fragment meldois. Il s'agit de la tête du roi Lothaire, vestige d'une statue commémorative de ce souverain carolingien inhumé à Saint-Remi en 986. Cette statue, de même que celle de Louis IV d'Outremer qui lui faisait pendant de l'autre côté du maître-autel, fut commandée par l'abbé Odon de Saint-Remi (en charge de 1118 à sa mort en 1151) dans le but d'exalter le prestige de son abbaye¹⁶. Comme « Ogier », Lothaire présente des yeux en amande un peu protubérants, une bouche finement dessinée et des joues très planes, dont la surface est seulement rompue par un décrochement assez net au niveau des narines ; toutefois, le rendu de la barbe et des cheveux est différent, avec des mèches beaucoup plus allongées chez Lothaire, et la forme des yeux n'est pas exactement identique, ceux d'« Ogier » étant plus renflés.

La « tête d'Ogier » a aussi parfois été rapprochée d'une tête d'évêque de Soissons aujourd'hui conservée au musée du Louvre ; mais si le traitement précieux de la coiffe est en effet proche du raffinement de la barbe et des cheveux du pseudo-Ogier, celui des yeux est en revanche très différent et ne paraît pas vraiment comparable à la tête meldoise.

Pour conclure, les rapprochements stylistiques les plus pertinents nous ramènent plutôt aux années 1140. On peut donc peut-être rattacher la « tête d'Ogier » à la grande campagne de travaux qui semble avoir accompagné la translation des reliques de saint Faron par l'abbé André en 1140, le chef du saint étant alors solennellement placé dans une châsse d'argent¹⁷. De cette campagne témoigne un chapiteau trouvé en remploi dans les fondations d'une chapelle rayonnante du XIII^e siècle, à l'occasion des fouilles menées en 1990-1991 par Danielle Magnan sur le site du chevet de l'abbatiale ; ce chapiteau sculpté à décor de rinceaux et de feuilles d'acanthé a été daté par Danièle Johnson des années 1130-1140¹⁸.

Identification des deux gisants

Si les deux gisants ne sont pas ceux d'Ogier et Benoît, de qui peut-il s'agir ? On peut d'emblée exclure l'identification avec Ogier de Charmentray proposée par le curé Janvier : jamais un laïc issu de la noblesse locale n'aurait reçu un tel honneur. Au XII^e siècle, les laïcs bénéficiant d'un tombeau monumental dans une abbaye sont de puissants personnages dont l'aura renforce la réputation de l'établissement, tels Childebart à Saint-Germain-des-Prés¹⁹ ou Lothaire et Louis IV à Saint-Remi de Reims. A Saint-Faron même, le seul personnage laïc de rang important inhumé dans l'église était la comtesse Adèle de Champagne (morte entre 1093 et 1100) dont le tombeau, que l'on voyait encore au XVIII^e siècle, avec son épitaphe, devant la porte de la chapelle Notre-Dame, était d'un type beaucoup plus simple, ainsi qu'en témoigne un dessin de la collection des Provinces à la BNF²⁰.

14. C. Maines, *The western Portal of Saint-Loup de Naud*, New-York, Garland, 1979.

15. E. Vergnolle, « Saint-Loup-de-Naud ».

16. J. R. Gaborit, « Tête du roi Lothaire », p. 345 ; A. Prache, « Les monuments funéraires des Carolingiens élevés à Saint-Remi de Reims au XII^e siècle », p. 69-70.

17. T. du Plessis, *Histoire de l'église de Meaux*, tome I, p. 218 et p. 585.

18. D. Magnan, « Fouille de la rue Saint-Faron », et D. Johnson, « Le chapiteau roman de Saint-Faron », p. 36-44.

19. Aujourd'hui dans la basilique de Saint-Denis.

20. BNF, Champagne XIX, p. 128 ; l'obituaire de l'abbaye précisait qu'« elle fit construire le sanctuaire de l'église de Saint-Faron ».



FIG. 4. – La tête de saint Loup, détail du portail de Saint-Loup-de-Naud. Cl. J. Förstel.

Une autre hypothèse serait d'y voir les deux abbés André (1138-1152) et Lambert, abbé de 1152 à 1178 mais auparavant prieur de Saint-Faron, qui aurait pu commander un tombeau commun pour lui-même et pour son prédécesseur juste après la mort de ce dernier ; cette attribution pourrait expliquer que seul le personnage de gauche soit représenté dans l'attitude traditionnelle du gisant, les mains jointes dans la prière : ce serait alors l'abbé André, seul défunt lors de la commande. Vers le milieu du XII^e siècle, d'autres grands ecclésiastiques se sont ainsi fait représenter dans leur église sous forme de gisant, comme l'évêque Hugues d'Amiens dans la cathédrale de Rouen, ou l'abbé Odon à Saint-Remi de Reims²¹. Néanmoins ces gisants ne bénéficient pas d'un enfeu aussi monumental que celui de Saint-Faron, qui reste exceptionnel par sa taille et son ornementation. En outre, les deux personnages sont ici représentés en simples moines, sans attribut d'abbé. Enfin, la datation du monument après 1150 paraît un peu tardive par rapport à l'analyse stylistique.

On peut aussi envisager le monument comme un hommage rendu au fondateur, saint Faron, qui était justement inhumé dans l'église. Etant évêque de Meaux, saint Faron avait laissé la conduite de l'établissement qu'il avait créé à l'abbé Elie, ce qui expliquerait le choix d'une sépulture double, pratique rare mais non inédite puisqu'elle est aussi attestée par exemple à Souvigny, pour les saints Mayeul et Odilon²². Deux éléments, cependant, fragilisent cette identification : aucun des gisants ne porte les vêtements pontificaux, ni la mitre ni la crosse ; d'autre part, le tombeau de saint Faron ne se trouvait pas dans le bras nord du transept mais dans le sanctuaire, en arrière du maître-autel.

21. J. Louis, « Identification de vestiges du tombeau de l'abbé Odon de Saint-Remi (1118-1151) au musée Saint-Remi de Reims », p. 193-195.

22. Leur tombeau commun fut remanié dans les années 1160, mais on ignore son aspect car les gisants actuels datent du XIII^e siècle. Cf. B. Phalip, P. Chevalier et A. Maquet, *Souvigny. La priorale et le prieuré*, p. 33-35.

Enfin, une dernière hypothèse serait de reconnaître dans ces statues non des gisants mais des remplois. En effet, le monument tout entier pourrait résulter d'un remontage plus tardif.

Le résultat d'un remontage ?

Jean-Pierre Laporte a le premier suggéré l'hypothèse du remploi d'un portail du XII^e siècle comme enfeu. De fait, ce dernier est très comparable par son style et son iconographie à d'autres portails à statues-colonnes comme ceux de Saint-Denis ou de Saint-Ayoul de Provins, pour ne citer que deux exemples proches de Meaux.

Quant aux deux gisants, Julien Louis, dans sa thèse de doctorat sur *L'effigie funéraire en France aux XII^e et XIII^e siècles*²³, a proposé d'y voir des statues de trumeau qui auraient été récupérées pour créer de toutes pièces un monument funéraire. Les traces d'arrachement que l'on peut voir derrière la « tête d'Ogier » ne sont pas incompatibles avec cette hypothèse, non plus que la grande taille des statues.

Le bas-relief placé sous les gisants pourrait-il pour sa part constituer un ancien linteau ? D'après les érudits d'Ancien Régime, il mesurait environ 2,50 m de long sur 57 cm de haut, dimensions qui se prêtent tout à fait à une telle fonction. Mais le relief était à l'origine plus haut, puisqu'il manque la partie basse de la scène : il faudrait donc supposer un linteau d'assez grande hauteur. En outre, son iconographie, qui reste incertaine, ne correspond pas aux thèmes couramment développés dans les linteaux du XII^e siècle. Si l'on retient l'hypothèse d'un remploi, le bas-relief pourrait aussi être un ancien retable. Sa disparition empêche d'être plus affirmatif à son sujet.

Peut-on rapporter aussi à un portail disparu la représentation du Christ du Jugement transmise par le curé Janvier ? Le motif de l'épée sortant de la bouche de Dieu est assez fréquent dans l'enluminure des XI^e-XII^e siècles mais a été peu utilisé en sculpture (tympa de la Lande-de-Fonsac). Par ailleurs, il est difficile de dater ce Christ : selon Pierre Janvier, il était contemporain de celui du portail central de Notre-Dame de Paris et remonterait à la grande campagne de construction menée de 1213 à 1227 par l'abbé Renaud à Saint-Faron²⁴ ; mais cette analyse reste grevée d'incertitude.

On ne peut donc démontrer de façon certaine que le « tombeau d'Ogier » résulte du remontage d'éléments architecturaux en place auparavant en façade de l'église ; mais l'hypothèse des remplois aurait du moins le mérite d'expliquer le caractère unique de cet ensemble funéraire. Le remontage aurait pu être effectué au XIII^e siècle, car on mena alors de grands travaux dans l'abbaye, avec notamment la reconstruction du chevet.

L'attribution du monument à Ogier le Danois

Mais pourquoi attribuer ce monument assez énigmatique à Ogier le Danois ? Cette connexion est liée à une tradition littéraire très ancienne, selon laquelle le preux chevalier aurait été enterré à Meaux. Joseph Bédier en a restitué les principales étapes²⁵. Dès la fin du XI^e siècle, Foulcoie de Beauvais compose pour l'abbaye Saint-Faron l'épithaphe d'Ogier et de son compagnon Benoît²⁶. Au début du XIII^e siècle, Alexandre Neckam évoque lui aussi la sépulture melloise d'Ogier dans un poème écrit entre 1213 et 1217, *De laudibus divinae sapientiae* :

23. J. Louis, *L'Effigie funéraire dans le royaume de France – Pays d'oïl – 1134-1267*, tome II (catalogue des œuvres), p. 291-292.

24. Meaux, Médiathèque Luxembourg, ms 78, *Fastes et Annales des évêques de Meaux* par Pierre Janvier, p. 544.

25. J. Bédier, *Les Légendes épiques. Recherches sur la formation des chansons de geste*, p. 305-327.

26. H. Omont, « Epitaphes métriques »..., épithaphe 8.

« Dum bona pauperibus, superis impendit honorem,
Dat mel diis Meldis, laeta, modesta, placens.
Militiae Karoli docti ducis atque potentis,
Ogeri Daci, corpus honorat eam »²⁷.

La *Chevalerie Ogier*, poème en décasyllabes écrit vers 1200 ou 1220, y fait aussi allusion :

« Après sa fin fu a Mialx enterrés
Les lui Beneoit, de cui fu tant amés »²⁸.

Cette chanson de geste a connu plusieurs remaniements ou continuations qui mentionnent à leur tour dans leur épilogue le tombeau d'Ogier et de son écuyer Benoît à Meaux²⁹. La première continuation, écrite vers 1310 dans le même mètre, signale ainsi :

« Alés a Miaus, s'espee troverés,
Si est sa tumbre et la Benoit delés »...³⁰

Au milieu du xiv^e siècle, l'histoire d'Ogier est réécrite en alexandrins. Là encore, la fin du poème évoque le tombeau d'Ogier à Saint-Faron :

« Qui va a Saint Faron, la tombe Ogier y voit,
Ou bien le cuidoit metre l'abé quant mort seroit ;
Delaiz la tombe Ogier est la tombe Benoit,
S'i est Courtain l'espee de quoy Ogier frappoit
Sur les felons paiens ens ou temps qu'il regnoit. »³¹

Le vers qui explique que ce tombeau est en fait un cénotaphe est lié à la légende du transfert d'Ogier en Faërie par la fée Morgue avant sa mort.

Enfin, la version en prose rédigée vers le troisième quart du xv^e siècle et plusieurs fois imprimée, notamment par Jean de Vingle de Lyon en 1496, fait encore mention de l'abbaye Saint-Faron, où serait conservé le tison magique de la fée Morgue.

Ces textes montrent qu'on croyait à l'existence d'un tombeau d'Ogier à Meaux dès le xi^e siècle, et que cette tradition est demeurée vivace jusqu'à la fin du Moyen Âge. L'abbaye de Saint-Faron s'est ainsi emparée d'une figure célèbre, comme Saint-Romain de Blaye l'a fait pour Roland³². Pour autant, le tombeau cité par Alexandre Neckam et par la *Chevalerie Ogier* est-il bien celui étudié par Mabillon ? Il est difficile d'en être sûr, dans la mesure où les textes médiévaux ne décrivent jamais précisément le monument. Le seul point commun entre la gravure du xvii^e siècle et les textes plus anciens réside dans le caractère double de la sépulture, Ogier étant enterré aux côtés de son écuyer Benoît. Mais, par ailleurs, l'iconographie du monument ne doit rien aux poèmes épiques qui lui sont associés : il ne porte par exemple aucune trace de la légende du cheval Broiefort, seul capable de porter le géant Ogier, et que le duc Naime retrouve à Saint-Faron en train de tirer un chariot de pierres pour la construction de l'abbaye.

27. Alexandre Neckam, *De laudibus divinae sapientiae*, p. 455, vers 647-650. Alexandre Neckam (1157-1217) a composé ce poème à la fin de sa vie comme commentaire à son œuvre principale : le *De naturis rerum*, une encyclopédie en prose dans laquelle il est également fait mention d'Ogier le Danois, retiré dans un monastère à Meaux.

28. *La Chevalerie d'Ogier de Danemarche*, p. 465, vers 12342-1234.

29. Sur ces remaniements : E. Poulain-Gautret, *La Tradition littéraire d'Ogier le Danois après le XIII^e siècle : permanence et renouvellement du genre épique médiéval*, p. 13-16.

30. *Ibid.*, p. 120.

31. *Ibid.*, p. 122.

32. A. Moisan, « Les sépultures des Français morts à Roncevaux », p. 129-138.

L'étude du « tombeau d'Ogier » permet de conclure que les références visuelles du monument ne doivent rien aux légendes épiques. En revanche, l'examen de la tradition littéraire indique la présence d'un « tombeau d'Ogier » à Saint-Faron dès la fin du ^x^e siècle, et ce tombeau est comme notre monument un sépulcre double, qui abrite aussi le corps du fidèle écuyer Benoît.

Etant donné les incertitudes qui entourent ce monument presque entièrement disparu, on ne peut pas exclure que ce décalage entre le langage visuel et les sources écrites soit originel. On aurait alors élevé, dans le deuxième quart du ^{xii}^e siècle, un monument destiné à assurer la gloire de l'abbaye en commémorant Ogier, comme on réalisait alors à Reims, à Saint-Denis ou à Saint-Germain des Prés les effigies des rois enterrés en ce lieu. Néanmoins, l'absence de toute référence aux exploits d'Ogier le Danois et l'ampleur conférée à ce monument par son imposant enfeu, sans équivalent dans la sculpture funéraire de l'époque, laissent perplexes. L'hypothèse la plus vraisemblable est plutôt celle du remontage : des sculptures provenant au moins en partie d'un portail du ^{xii}^e siècle auraient été utilisées pour forger de toutes pièces un « tombeau d'Ogier le Danois » dans le transept de l'abbatiale.

Quoi qu'il en soit, le monument constitue un bel exemple des diversités d'interprétations auxquelles peut se prêter une œuvre ; le glissement d'une iconographie sacrée vers une interprétation plus profane est d'autant plus intéressant qu'il a sans doute été encouragé par l'abbaye elle-même : le « tombeau d'Ogier » constituait la preuve tangible d'une sépulture illustre, source de prestige pour Saint-Faron de Meaux, et permettait de s'opposer aux revendications d'autres églises telles que celle de Belin, qui prétendait aussi abriter le corps d'Ogier aux côtés de celui d'Olivier³³.

Résumé

Dans l'abbatiale Saint-Faron de Meaux s'élevait jadis un monument sculpté du ^{xii}^e siècle, connu sous l'appellation de « tombeau d'Ogier le Danois ». Il se composait de deux gisants de moine placés sous un enfeu. Bien que son iconographie ne fasse aucunement référence aux légendes épiques, la tradition locale, transmise notamment par dom Mabillon, y reconnaissait le célèbre héros des chansons de geste et son écuyer Benoît. Ce monument constitue donc un bel exemple des diversités d'interprétations auxquelles peut se prêter une œuvre ; le glissement du sacré au profane est d'autant plus intéressant qu'il semble avoir été encouragé par l'abbaye elle-même.

Bibliographie

BÉDIER Joseph, *Les Légendes épiques. Recherches sur la formation des chansons de geste*, tome II, Paris, 1908.

La Chevalerie d'Ogier de Danemarche, canzone di gesta edita per cura di Mario Eusebi, Milan, Istituto Editoriale Cisalpino, 1963.

DUGGAN Lawrence G., « Was art really the "Book of the illiterate" ? », *Word and Image*, n° 5, 1989, p. 227-251.

FÖRSTEL Judith et alii, *Meaux. Patrimoine urbain*, collection *Cahiers du patrimoine* n° 104, Paris, Somogy, 2013.

GABORIT Jean-René, « Tête du roi Lothaire », notice n° 261, p. 345 dans *La France romane au temps*

33. Tradition transmise notamment par le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques* et la *Chronique du Pseudo-Turpin*.

des premiers Capétiens (987-1152), exposition : Paris, musée du Louvre, 10 mars-6 juin 2005, Paris, Hazan-Musée du Louvre, 2005.

JOUBERT Fabienne, *La Sculpture gothique en France, XII^e-XIII^e siècles*, Paris, Picard, 2008.

KAHN Deborah, « La Chanson de Roland dans le décor des églises du XII^e siècle », *Cahiers de civilisation médiévale*, n° 160, octobre-décembre 1997, p. 337-372.

LAPORTE Jean-Pierre, « Le pseudo-mausolée d'Ogier à Saint-Faron de Meaux », *Bulletin de la société nationale des antiquaires de France*, 1992, p. 217-232.

LOUIS Julien, « Identification de vestiges du tombeau de l'abbé Odon de Saint-Remi (1118-1151) au musée Saint-Remi de Reims », *Bulletin monumental*, 162-3, 2004, p. 193-195.

LOUIS Julien, *L'Effigie funéraire dans le royaume de France – Pays d'oïl – 1134-1267*, thèse de doctorat en histoire de l'art sous la direction de R. Recht, Université de Strasbourg, 2006.

MABILLON Jean et Achery Luc d', *Acta sanctorum ordinis s. Benedicti. Saeculum IV, pars prima*, Paris, 1677.

MABILLON Jean, *Annales ordinis s. Benedicti*, tome II, Paris, 1704.

MAGNAN Danielle, « Fouille de la rue Saint-Faron », et Johnson Danièle, « Le chapiteau roman de Saint-Faron », dans Magnan Danielle (dir.), *Meaux médiéval et moderne*, Meaux, Association melloise d'archéologie, 1992, p. 36-44.

MOISAN André, « Les sépultures des Français morts à Roncevaux », *Cahiers de civilisation médiévale*, n° 94, avril-juin 1981, p. 129-145.

NECKAM Alexandre, *De laudibus divinae sapientiae*, Éd. Thomas Wright, Londres, Longman, Roberts and Green, 1863.

OMONT Henri, « Epitaphes métriques en l'honneur de différents personnages du X^e siècle composés par Foulcoie de Beauvais, archidiacre de Meaux », dans *Mélanges Julien Havet*, Paris, 1895, p. 211-236.

PHALIP Bruno, Chevalier Pascale et Maquet Arlette, *Souvigny. La priorale et le prieuré*, collection *Cahiers du patrimoine* n° 101, Paris : Somogy, 2012.

PLESSIS DOM Toussaint du, *Histoire de l'église de Meaux*, Paris, J.-M. Gandouin et P.-F. Giffart, 1731, 2 vol.

PORTIGLIA Hélène, « Tête d'Ogier », notice n° 61, p. 160-161, dans *Trésors sacrés, trésors cachés. Patrimoine des églises de Seine-et-Marne, exposition : Paris, musée du Luxembourg, 10 septembre - 30 octobre 1988*, Melun : édition du Comité départemental du tourisme, 1988.

POULAIN-GAUTRET Emmanuelle, *La Tradition littéraire d'Ogier le Danois après le XIII^e siècle : permanence et renouvellement du genre épique médiéval*, Paris, Honoré Champion, 2005.

PRACHE Anne, « Les monuments funéraires des Carolingiens élevés à Saint-Remi de Reims au XII^e siècle », *Revue de l'art*, n° 6, 1969, p. 68-76.

SAUERLÄNDER Willibald, *La Sculpture gothique en France, 1140-1270*, Paris, Flammarion, 1972.

SCHILLER Gertrud, *Ikongraphie der christlichen Kunst*, tomes 5.1 et 2, *Die Apokalypse des Johannes*, Gütersloh, Mohn, 1990-1991.

TIMBERT Arnaud, « Technique et esthétique de la bague dans l'architecture gothique du Nord de la France au xii^e siècle », *Archéologie médiévale*, n° 35, 2005, p. 39-50.

VERGNOLLE Éliane, « Saint-Loup-de-Naud, église Saint-Loup », *Congrès archéologique de France. 174^e session, 2008-2014, Seine-et-Marne*, Paris, Société française d'archéologie, 2015, p. 377-392.